



HAL
open science

Peau du langage et greffe d'écritures

Anne Bourgain

► **To cite this version:**

Anne Bourgain. Peau du langage et greffe d'écritures. Revue des lettres et de traduction / [Literature and Linguistics Journal], 2019, 19, pp.17-30. hal-03941775

HAL Id: hal-03941775

<https://hal.science/hal-03941775>

Submitted on 22 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Peau du langage et greffe d'écritures

Anne BOURGAIN¹

Université Paul Valéry – Montpellier 3

Résumé

L'écriture derridienne avec son tissage d'une toile textuelle à partir du matériau vivant nous semble évocatrice d'un langage-peau. Inciser, gratter, arracher pour faire saigner, mais aussi garder, protéger, voiler... L'écriture comme survivance produit des écheveaux, des restes, témoins d'une absence radicale de l'auteur.

Écrire la circoncision aura été pour Derrida le projet impossible, dont l'étrange et émouvante *Circonfession* – après *Glas* et bien d'autres textes, toujours greffés à d'autres – donne un aperçu troublant et éblouissant.

Le présent travail, proposant de tirer quelques fils pour coudre, découdre, recoudre peut-être autrement la trame transmise en héritage, procède lui-même davantage de la contamination, de la greffe de morceaux choisis, que d'un commentaire qui viendrait en surplomb verrouiller le texte, plaie vive appelée à demeurer ouverte.

Mots-clés : Peau ; Langue ; Greffe textuelle ; Marges ; écriture ; Bords.

1 Membre du laboratoire EA CRISES 4424 – univ-montp3

*Tuer la mère. Ne faire que ça, ou faire avec. Mais elle
resurgit. Alors, la parler. Parler d'elle.
Reprendre. Le « comment la tuer ». Elle, la petite fille.
Avant qu'elle ne meure. Tuer la petite
merveille à petits coups de sabots de bois.
Mais qui est la grande bête dévoreuse. La louve lovant
l'amour.
Alors. Ecrire la mère, la petite fille, elle. Au plus proche
de ce qui crie. (Et ne jamais y parvenir).
Y jouer les mesures d'une histoire sans paroles. A
repousser le sens même de la mort. À en jouir
la perte. Répéter le point, la virgule, l'apostrophe. Y aller
à en rire de cette comédie d'un art intolérable.
Couper, se séparer, rabouter les deux bouts,
et ne jamais arriver à cette incitée qui a peau d'ombilic
et envers même de larmes.
Écrire la petite fille, elle, la mère. Et cette peur à terme
inscrite en délivrance. Délirance.*

Claude Maillard²

Écriture épidermique

Plutôt qu'à proprement parler le commenter, mieux vaudrait laisser parler le texte derridien, se laisser contaminer, parasiter par lui, dans une complicité, ou mieux, dans ce que Jean-Clet Martin nomme *une communauté d'intérêts* : « Relire un auteur n'a pas d'autre sens que celui de ramasser une bouteille à la mer. Il faut l'ouvrir et déplier le rouleau, dans une lecture qui modifie tout. On sera attentif aux signes autant qu'aux annotations capables de rendre la lecture différente, une répétition où l'on voit surgir autre chose. » (Martin, 2013).

Jean-Clet Martin voit en Derrida, un *marrane suspect aux yeux des siens* (Casier, 25/10/2013), un *peau rouge* venu d'une réserve mettre en déroute une certaine pensée de l'Occident (ou de *l'oxydant*), pensée porteuse de mort tant elle est homogénéisante, surplombante, écrasante dans la mesure où elle s'exerce *sur* l'objet, là où il y aurait plutôt à vivre *avec* l'autre, moins protégé de lui, moins sécurisé, de façon donc plus *virale*.

2 Maillard, C. (1994). *Folie Babel*. Paris : Frénésie Editions.

Cette exigence éthique qui invite à un démantèlement de cette logique meurtrière au profit d'une pensée ouverte à l'étranger en soi ne peut que nous toucher au plus vif. Elle suppose de déplacer les lignes, faire bouger et brouiller les frontières. Plus de dehors ni de dedans. Ainsi les textes peuvent-ils circuler librement, se croiser, s'enchevêtrer, proliférer en miroir selon une logique du supplément. « Écrire sur Derrida pourrait consister à voir comment chacun des textes prélevés, transportés sur ce nouveau terrain, se trouve déplacé, sollicité, transformé » indique Sarah Kofman (Kofman, 1984). La greffe textuelle est l'opération qui consiste à réinscrire pour les lire autrement, les morceaux ainsi prélevés. Sous l'épiderme, dans l'épaisseur des strates, un texte en cache toujours un autre, à décrypter. Il y aura toujours eu plus d'un texte. Et pourtant nous sommes devant une chaîne de textes : « jamais ce ne sera le même *je* d'une phrase à l'autre ni dans les mêmes phrases » (Kofman, 1984).

« Ainsi s'écrit la chose. Écrire veut dire greffer. C'est le même mot. Le dire de la chose est rendu à son être-greffé. La greffe ne survient pas au propre de la chose. Il n'y a pas plus de chose que de texte original » (Derrida, 1972).

Dès que nous écrivons, depuis ce corps *que nous n'avons pas*, il y a déjà de l'autre. Il y a de l'écart, c'est peut-être pourquoi Jean-Luc Nancy parle *d'excription* :

« L'« excription » signifie que le nom de la chose, en s'inscrivant, inscrit sa propriété de nom hors de lui-même, dans un dehors que seul il montre, mais où, le montrant, il montre cette propre extériorité à soi qui fait sa propriété de nom. » (Nancy, 1990).

Écrire touche au corps, par essence. [...] L'écriture touche au corps selon la limite absolue qui sépare le sens de l'une de la peau et des nerfs de l'autre. Rien ne passe, et c'est là que ça touche ...» (Nancy, 1992).

« Le corps est un lieu. Je suis partout où est mon corps. Mon corps est dans mes écrits. Une écriture, une pensée, c'est un corps. [...] Le corps est un dehors. »³

Il s'agira ici pour nous en reprenant des questions qui nous taraudent depuis... trop longtemps, de montrer en quoi l'écriture comme expérience radicale est souvent une affaire de corps⁴. Pour certains écrivains, le corps est omniprésent, prenant le pas sur les mots, comme noué à la pensée (Crevel,

3 Lors d'un entretien avec Juliette Cerf, Télérama. *JeanLuc Nancy, penseur du corps, des sens et des arts*. www.telerama.fr/idees.

4 www.telerama.fr/idees.

1925). Ainsi, pour Crevel, « les mots font des phrases, les phrases un livre. Le livre s'appellera : des os, du poil, du sang. » C'est parfois par petits bouts, dans des bricolages tellement subtils, dans une écriture en prise directe sur le corps, que s'opère une restauration. L'écriture aurait alors une fonction réparatrice. Peut-être sur le mode de la greffe, qui n'est pas non plus une intervention tranquille. L'auteur risque sa peau. Pour d'autres, comme Artaud, le sujet de l'écriture, si tant est qu'il existe, ne peut que disparaître pour faire vivre son « texte-corps ».

Derrida, enfin et surtout, n'a pas cessé de se confronter *sans alibi* aux questions les plus difficiles, sans en esquiver aucune, de les déplier patiemment, de les explorer en prenant tous les risques, de se laisser marquer et blesser par ces traversées et d'en dire quelque chose à même *la peau de la langue*. Mais il faudrait lire ces scènes d'écriture dans leurs entrelacements avec d'autres scènes et surtout dans la plus grande scène ou le contexte général, historique, qui les dépasse. Sans faire de coupures dans le texte en quelque sorte, ce que nous ne pouvons pourtant pas ne pas faire. Découper le tissu, pour ne garder que des fragments de cette écriture ininterrompue par laquelle il se cherche « à travers la coupure », c'est le geste qu'il nous faut ici assumer.

L'écriture comme greffe généralisée

Derrida a par exemple fait observer que l'écriture de soi ne faisait jamais l'économie de la référence à un autre, à quelque grande figure transférentielle, dans le cadre d'un entretien avec François Ewald, pour *Le Magazine littéraire*, mené en mars 1991 :

« Même pour parler de la chose la plus intime, par exemple de sa “propre” circoncision, il vaut mieux savoir qu'une exégèse **est** en cours, que vous en portez le détour, le contour et la mémoire inscrits dans la culture de votre corps (...) Je voulais seulement suggérer que ces grilles de lecture, ces plis, ces chicanes, ces références et transférences, nous les avons comme dans la peau, à même le sexe, au moment où nous prétendons traiter notre “propre circoncision” ».

Ainsi, on lit – et on écrit – à partir de schémas intériorisés, incorporés, presque greffés (à même la peau). Au point que ces marques pourraient presque s'imprimer sur le visage... Commentant l'un des portraits de Jacques Derrida par Valério Adami, Philippe Bonnefis observe que les traits du visage s'y apparentent à des lettres :

« Comme soudain, à force de coups de gomme et de coups de crayon, le visage, dans les portraits d'Adami, sait se faire oublier ! [...] Les traits s'y font

anguleux, la peau se parchemine. Au fond, sont-ce bien toujours des traits ? Ne seraient-ce pas plutôt, ne seraient-ce pas déjà des lettres ? Visage de Derrida sur lequel on ne peut plus accommoder, visage que menace le flou et qui se couvre de cendre, cependant qu'un rayon d'or emporte son nom dans la nuée » (Bonnefis, 2010).

Graphes, greffes, griffes : c'est toujours la même racine. On pourrait dans une perspective derridienne envisager l'écriture comme une greffe généralisée, un rajout, une surimpression, sur fond de traces déjà inscrites. La trace n'est-elle pas l'objet même de la psychanalyse, qui est en soi une immense archive, et même une science de l'archive qui a la particularité d'être travaillée par son propre objet :

« Le principe même de la division interne du geste freudien, et donc du concept freudien de l'archive, c'est qu'au moment où la psychanalyse formalise les conditions du mal d'archive et de l'archive même, elle répète cela même à quoi elle résiste ou dont elle fait son objet. Elle surenchérit » (Derrida, 1995).

Nous l'annonçons dans un précédent travail : mettre les traces au travail, ce serait l'objet de cette surenchère, la psychanalyse nous engageant alors dans une traversée des frontières. L'inconscient est cette écriture tissée de différences, de frayages – terme métapsychologique à la base – renvoyant de façon incessante à des représentants compris (décryptés) après coup seulement : ces effets différés de l'inscription de la trace bouleversent la logique de la temporalité. La pensée s'imprime si l'on peut dire à retardement, elle fait des détours (*umweg*) : toute pensée n'est qu'un chemin de détour (Bourgain, 2009).

La parole analytique en tant que travail d'écriture psychique, c'est aussi le texte de la séance : un sujet parle à un autre qui le renvoie également de façon incessante, labyrinthique, à l'écho de sa propre voix : ça résonne. L'écriture en miroir de ce texte se fait au moins à deux et se réécrit à l'infini : d'autres écritures, d'autres traces surgissent de nulle part, s'y greffent, et il faut bien à chaque séance y mettre un terme un peu artificiel par la coupure. Cette écriture n'est pas statique, elle n'est pas ce texte donné d'avance à déchiffrer une fois pour toutes : on peut parler d'une diffraction permanente de l'écriture de l'analysant, sur fond de blancs, d'espacements. Le transfert a partie liée avec la langue, cette langue inouïe : le texte inconscient est *irréductiblement graphique* selon la lecture que Derrida fait de Freud.

Articulation du corps et de la langue

Reposons d'emblée une question qui nous hante de longue date, pour ne pas dire depuis toujours, question toujours déjà là : comment déplier cette langue

dont nous sommes pétris, qu'on nomme faute de mieux *langue maternelle*, langue qu'on voudrait homogène, dont on voudrait justement effacer les plis, cette langue qui par nature nous confronte à la fois à l'intime et à l'étranger ? Freud dans une lettre à Zweig, lui rappelait que la « langue allemande » n'était pas pour lui « un vêtement », mais sa « propre peau ».

Derrida a consacré plus d'un livre – autant dire toute sa vie car aura-t-il jamais tenté autre chose ? – à l'exploration de cet étrange rapport à la langue : on ne peut jamais posséder la langue qui nous traverse et que l'on habite tant bien que mal depuis ce lieu/sans lieu *d'origine*⁵ dont il faut parfois s'exiler. Nul ne peut retrouver intacte la langue de son enfance ; il n'existe pas de langue primordiale, neutre, « pure », mais bien un plurilinguisme, une polyphonie.

Dans la mesure où cette question en fait surgir mille autres, on pourrait - sans réduire une œuvre qui se présente justement comme une écriture se généralisant à l'infini - l'entendre comme une interrogation majeure à partir de laquelle émergent de nombreux motifs derridiens. On en aurait une résonance dans la contradiction performative formulée dans un dialogue fictif⁶ dans *le monolinguisme de l'autre* : « Oui, je n'ai qu'une langue, or ce n'est pas la mienne » (Derrida, 1996).

Derrida s'y livre selon ses propres termes à une « confession animée », « une apostrophe jouée » mais aussi à « un débat politique dans une langue au sujet de la dite langue. » Au-delà de la violence – qu'il a subie – consistant à assigner quelqu'un à une langue tout en lui interdisant de se l'approprier, il montre la structure coloniale de toute culture, par « l'imposition unilatérale de quelque politique de la langue » (Derrida, 1996).

« Expulsé de l'école, ainsi mis dehors, je suis devenu le dehors » (Derrida, 1991)
Il ne consent dès lors à s'enfermer dans aucune langue et feint d'apprendre l'hébreu, la langue sacrée : « je leur ai menti » (Derrida, 1996). Il tournera ainsi autour de sa « propre grammaire inconnue » et cette docte ignorance aura été sa chance, l'ouvrant à *plus d'une langue* : « Fouiller toutes les langues possibles (...) » (Derrida, 1996).

Rappelons qu'en tant que « juif algérien », il se voit sous le régime de Vichy retirer la citoyenneté française (attribuée par le décret Crémieux (sans les

5 Origine qui n'existe que comme interrogation dans l'approche derridienne, l'écriture ne commençant pas, on ne peut pas penser la trace sans penser en même temps son effacement.

6 Fictif mais mettant en scène le signataire et son ami l'écrivain Abdelkebir Kahtibi.

concerter) à des milliers de personnes depuis 1870), opération *franco-française* puisque l'Algérie colonisée par la France ne fut jamais occupée par l'Allemagne⁷ :

« Nous fûmes otages des Français, à demeure, il m'en reste quelque chose, j'ai beau voyager beaucoup » (Derrida, 1996).

Traumatisme collectif ne pouvant s'inscrire ou alors s'inscrire à mort, dans le sens de s'inscrire sans fin ? « Enfin et surtout, l'expérience de ce double interdit ne laissait à personne aucun recours. Elle ne m'en laissa aucun » (Derrida, 1996).

Écriture et cicatrice

La nécessité d'écrire, de façon presque compulsive, n'est-elle pas le prix à payer pour traiter cette blessure qui ayant laissé le sujet à vif, relance toujours la machine d'écriture ? il s'agit de tout sacrifier à l'amour de la langue pour essayer de renverser la menace en chance :

« Un certain mode d'appropriation aimante et désespérée de la langue, et à travers elle d'une parole interdictrice autant qu'interdite (la française fut les deux pour moi) » (Derrida, 1991). Ou encore : « J'aime trop les mots parce que je n'ai pas de langue à moi » (Derrida, 1991).

Persiste toujours cette inquiétude inhérente à la confession et le *double tranchant* est toujours à l'œuvre :

« dès que je parle, la trace m'échappe, elle tombe dans le monde, je trahis ... cette menace est en même temps une chance qui n'arrive jamais à échéance : écrire, c'est tenter de faire arriver cette chance que serait la réponse apaisante ; l'arrêt de cette double injonction (celle d'opérer à double tranchant) ne peut être que *l'arrêt de mort* » (Derrida, 1998).

On aura reconnu une fascination certaine pour la trace et son effacement, pour l'inscription, pour la lettre, qui fait trou, son trajet propre ou sa structure disséminale, sa destination, sa consignation jusqu'au *mal d'archive* ...

Il faudrait explorer les multiples correspondances de la lettre au corps, croiser les opérations textuelles (coupures, boutures, greffes de textes, prélèvements, incisions ...) et celles portant sur l'anatomie comme la circoncision qui aura fait l'objet d'un projet d'écriture.

7 Aïssa Khelladi le relate dans une recension du *monolinguisme de l'Autre* pour l'Actualité littéraire : https://www.revues-plurielles.org/_uploads/pdf/4_5_10.pdf

Cette figure du double tranchant, n'est-ce pas ce que Derrida demande à la philosophie de formaliser ? son appel en quelque sorte à *philosopher autrement* : mais non, la réponse qui viendrait stopper l'hémorragie ne vient jamais : « Ça n'arrive pas⁸ », confie-t-il dans un entretien radiophonique (Derrida, 1998). Lui vient l'idée que cette pulsion d'écrire a pris la forme d'un texte qu'il lui faut toujours recommencer, or c'est une écriture promise à la mort : « vivre, sans plus avoir besoin d'écrire ... » (Derrida, 1991). « N'écrire que l'impossible, ce devrait être la règle impossible » (Derrida, 1998), vers un écrit *non circonscrit* : ne céder qu'à l'écriture ?

Pour qui sonne *Glas* ?

Etrange projet que celui annoncé par Derrida dans *Glas* :

« Pour qui tient à la signature, au corpus et au propre, déclarons que, mettant en jeu, en pièces plutôt, mon nom, mon corps et mon seing, j'élabore d'un même coup, en toutes lettres, ceux du dénommé Hegel dans une colonne, ceux du dénommé Genet dans l'autre » (Derrida, 1974).

Pour qui sonne *glas* ? qui signe ? qui s'efface ? qu'est-ce qu'écrire ? Ecriture impossible, écriture de l'impossible. Incises, entailles dans les deux colonnes qui tiennent l'édifice pour y glisser les textes. Dissémination, mais ordonnancement rigoureux. *Glas* par sa structure labyrinthique, déroutante, renvoyant à l'infini vers plus d'un texte pourrait témoigner de cette quête où tout s'enchaîne, de façon vertigineuse, abyssale. Des textes de Hegel et de Jean Genet s'entrecroisent, s'entrelacent sur deux colonnes (savoir absolu/phantasme absolu) (famille/signature), invitant le lecteur à s'orienter à tâtons en prenant des risques et à laisser sa propre marque dans la trame. Si on peut tenter de tout dire dans une écriture qui tient ce pari aussi impossible que possible, peut-on tout lire ? En tous cas, le lecteur ne sort pas indemne de cette épreuve qui n'est pas sans *infection, contamination...* comme l'analyste peut être affecté, traversé, transformé par la voix venant du divan.

Loin de toute clôture du texte, il s'agit peut-être de *sonner le glas* de la dialectique, de renoncer au savoir absolu et de commencer à lire autrement, *philosopher autrement*⁹. Ne pas tenter d'explication, d'interprétation mais laisser

8 Cette attente de l'événement très présente dans la pensée de Derrida s'exprime volontiers sur la modalité de *l'à venir*.

9 Ce à quoi nous invite le très beau colloque international organisé par Ginette Michaud et Elisabeth Ullern, « Sarah Kofman, philosopher autrement », Paris, 5, 6, 7 juin 2019.

le texte « déconstruire en lui-même et par lui-même le principe même de la relève dialectique – de l'Aufhebung – (...) »¹⁰. En effet, le déchiffrement et la confrontation de ces deux textes n'auraient été proposés par Derrida que pour faire la preuve de l'impossibilité de la tâche : « l'impossibilité du *begreifen*, du *Begriff*,¹¹ l'impossibilité de refermer la main sur son objet, le geste philosophique en son essence et en sa pureté – celui de la griffe qui se serre sur sa proie, la griffe de l'Aigle – Hgl – Hegel bien sûr. » (Ramond, 2006).

Mais Charles Ramond invite à être juste avec Derrida et dépasser l'aporie pour lire autrement les textes : prendre acte de l'enseignement derridien conduirait ainsi à renoncer à certains lieux communs ou autres représentations fantasmatiques de la déconstruction, selon lesquels Derrida ferait mal au texte, le déformerait, lui ferait subir des torsions. Comme si cette hantise de la langue, cette insistance à lire les textes, à prendre en compte leurs conditions de production, en un mot les *scènes d'écriture*, comme si tout cela ne renvoyait qu'à une violence textuelle, là où il est nécessaire de prendre aussi en compte la vigilance, la réserve, l'abstention de toute interprétation, la discrétion toujours rappelées comme ici :

« Ce qu'il faut éviter, explique en effet Charles Ramond, « c'est de souligner, marteler, relever des mots ou des lettres dans un texte dont le style glisse sur les syllabes importantes, effleure chaque partie de son corps, enfouit, efface les essences, qui finissent par s'égaliser, assourdir les sons au fond de la langue, dans la crypte du palais. Tout, conclut-il, doit flotter suspendu, puis d'ailleurs résonner après coup pour la première fois. C'est la définition du « glas » comme méthode de commentaire et de lecture : préparer l'oreille à écouter un second coup (la lecture du texte qui suit celle du commentaire) comme si c'était le premier (la lecture du texte.) » (Ramond, 2006).

Mais ces opérations n'évitent pas que les textes s'affectent, s'interpénètrent. Il faudrait explorer ces procédés ici décrits par Derrida :

« L'opération consisterait donc, pour le moment, à seulement déporter la greffe de l'organe parenthétique, sans savoir si ça saigne ou non, puis, après le prélèvement et un certain traitement qui ne consiste surtout pas à guérir, de remettre en place, de recoudre, le tout ne s'apaisant peut-être pas dans sa constitution restaurée mais s'y déchiquetant au contraire plus que jamais » (Derrida, 1974).

10 C'est bien Charles Ramond qui l'affirme dans « Derrida – Hegel dans Glas (le dégel) », au colloque « Les interprétations de Hegel au XX^e siècle », des 27-30 septembre 2006, du Département de philosophie de l'université de Poitiers.

11 « Dès qu'il est saisi par l'écriture, le concept est cuit. »

Le rêve de parler *plus d'une langue* à la fois, ce qui implique de traduire, greffer, renvoie ainsi à ce que Derrida appelle *prothèse d'origine*, désignant à la fois l'extérieur et l'intérieur : comme si la langue engendrait et de la répétition et de la différence¹².

Circonfession : « un aveu sans vérité »

La greffe, cette opération par laquelle et à laquelle Derrida convoque littérature et philosophie, est – on l'aura compris – indissociable de cette épreuve que fut pour lui la double exclusion (exclusion de l'école, de la langue tout en devant faire avec, de la citoyenneté ...). Ce qu'il met en scène dans *le monolinguisme de l'autre* et dans *Glas* annonce aussi ce qu'on entend dans *Circonfession*, texte intégralement hébergé dans l'ouvrage de G Bennington consacré à Derrida, constitué d'un index à 31 entrées (*Derridabase*). Un texte peut aussi offrir l'hospitalité – hospitalité poétique inconditionnelle – à un autre.

Derrida qui rédige le texte dans sa 59^e année à partir d'un carnet personnel (le livre d'*Elie*, son autre prénom secret) se plie à une contrainte pour produire un jet d'écriture apparenté au flux sanguin en 59 périodes toutes construites à partir d'une phrase unique.

Cette circum-fession est en quelque sorte programmée à échouer, de même que le projet de Geoffrey Bennington de décrire le système général (*théologiciel*) de la pensée de Derrida : il leur fallait à tous les deux montrer que « quelque chose échappe » toujours, que « l'aveu ne peut tourner qu'autour de lui-même ». Bennington, pour sa part, évite les citations qui *seraient des incorporations*.

C'est dans ce texte où Jacques Derrida *confesse l'autre*, sa mère en l'occurrence, qu'il évoque l'expérience de la circoncision comme paradigmatique de toute son œuvre :

« Circoncision, je n'ai jamais parlé que de ça, considérez le discours sur la limite, les marges, marques, marches, etc., la clôture, l'anneau (alliance ou don), le sacrifice, l'écriture du corps, le pharmakos exclu ou retranché, la coupure/couture de Glas, le coup et le recoudre, d'où l'hypothèse selon laquelle c'est de ça, la circoncision, que, sans le savoir, en n'en parlant jamais ou en en parlant au passage¹³, comme d'un exemple, je parlais ou me laissais parler toujours. »

12 Je me permets ici de renvoyer au travail de René Lemieux, « La machine comme « prothèse d'origine » : réflexion philosophique sur le sujet humain dans *Battlestar Galactica* de Ronald D. Moore », *TV/Series* [En ligne], 11 | 2017.

13 C'est moi qui souligne.

Comment vient à Derrida l'idée obsédante d'écrire sur l'événement de sa circoncision ? Et toucher par-là, car il s'agit bien de toucher (*noli me tangere*), aux motifs les plus récurrents dans son œuvre : la trace, la marque, l'inscription, la blessure, mais aussi le nom propre, l'autre, la signature.

La circoncision, qui l'aura hanté jusqu'au bout, au point de rester le livre à venir, l'écriture de l'impossible, semble bien de son propre aveu le fil (auto-bio-thanatographique) de ce qui « le fait écrire » : en écorché vif, il entend *ne céder qu'à l'écriture*. « Circoncision : ce n'est qu'un mot décousu, sanglant, autour duquel j'essaie de raconter, recoudre quelque chose » (Derrida, J. 1991). Ce projet restera fragment, lambeaux, un peu comme le *Tombeau pour Anatole* rêvé et laissé inachevé par Mallarmé.

Comme Merleau Ponty, et comme Barthes (Barthes, R. 1980), il se demande comment survivre à la mère. En tous cas, ce serait semble-t-il cette fois sans la peur de mourir. A entendre Jacques lire ces notes¹⁴, combien troublantes, ces fragments datés, ces 59 séquences témoins de l'agonie maternelle, entrecoupées d'extraits des *Confessions* de saint Augustin, on ne saurait plus qui parle, n'était le changement de ton qui permet d'entendre le passage de l'un à l'autre. Langue crue. Voix et sangs mêlés. La plume devient seringue. Les places de chacun sont plus que jamais indécidables. Jacques, déjà hanté par un frère mort avant sa naissance, mais présent encore (*enté* en lui) comme son double, imagine devoir se glisser encore dans la peau de l'autre. La peau de la mère ?

« Je lui ressemble de plus en plus. (...) Remplacer encore un mort, avant d'avoir pu mourir soi-même. » Il n'aura su que longtemps plus tard qu'il avait reçu en second lieu le prénom d'Elie, prénom non inscrit, comme effacé, voire forclos, qu'il ne s'est jamais *senti porter* : « l'enfant dont je suis le substitut » – « Elie est né à la place de l'autre – moi le seul remplaçant » (Derrida, 1991). Il se sent définitivement « exclu *et* préféré et du père et de la mère » (Derrida, 1991).

Est-ce pour cela qu'il songe que ses propres livres « s'écrivent d'abord dans la peau » ? Comme pour *rouvrir la plaie* pour analyser la blessure refermée ? mais non, il n'a pas « l'autre dans la peau, ce serait trop simple : L'autre tient, tire, étire, sépare la peau d'avec son sexe dans la bouche. Elle me fait espermer, à cette condition suspendue que j'écris à mort (amor) sur une peau plus grande que moi » (Derrida, 1991).

14 *Circonfession*, (voix de) Jacques Derrida, CD, Coffret, Editions Des Femmes, Antoinette Fouque.

La peau du livre semble tout sauf une métaphore : « Oui le ciel se repliera comme un livre, comme une peau. » Il s'agit plutôt de « changer de peau à chaque instant pour *faire* la vérité. » (Derrida, 1991).

Il y a vraiment du sacrifice dans cet acte : « J'arrache la peau comme toujours. » Écoutons plutôt : « Fouiller toutes les langues possibles pour trouver le mot de chaque mot dans chaque langue. (...) Je suis réfugié dans ma circoncision. (...) » Il est question d'une « greffe plus ou moins vivante » et de « faire glisser entre elle et ma peau la fine lame d'un couteau d'écriture » (Derrida, 1991).

Qu'est-ce qu'il s'agit d'entendre de la mère, au moment où elle ne le *nomme* plus, ne le *reconnaît* plus ? quelle confiance ? la mère, c'est elle qui « compose avec le désir inhibé du meurtre d'enfant » (Derrida, 1991).

Une scène le hante : il se voit, s' imagine, dans les bras de son parrain, qui le laisse tomber *sans nom* pendant sa circoncision.

Le risque est comme toujours d'emporter son secret : « Si je meurs demain, il faudra tout déchiffrer (...) A chaque date, une goutte de sang. » (...) Mais : « Personne ne saura jamais à partir de quel secret j'écris. » (Derrida, 1991). Reste à « faire sauter les agrafes de la cicatrice illisible pour toi et pour les autres, et qui saigne encore. » (Derrida, 1991).

Mais la destinataire si loin si proche n'a jamais accusé réception : « Ma mère qui depuis toujours ne m'entend plus ». (...) « Ainsi, il faut parler, écrire, jusqu'à crever le papier, quand bien même l'envoi est perdu d'avance : Donc j'écris. (...) La puissance de mes discours, c'est qu'ils broient tout jusqu'à la cendre muette dont on ne retient alors que le nom. » (Derrida, 1991).

Est-ce à dire que l'écriture derridienne est inépuisable, qu'elle est parfois « matricide » ? Le flot ininterrompu des paroles, de l'écriture – « ce que le sang aura été pour moi » – devient la matrice même :

« Voilà que la survivante signe à ma place. » Mais c'est bien un acte d'*auto-chirurgie* :

« J'écris d'une lame aiguisée. Si ça ne saigne pas, le livre sera manqué. (...) »

Trouver – la – veine ... (ce qu'il y aura eu de plus vivant en moi) » (Derrida, 1991).

Est-ce cette étrange cicatrice, et au-delà de cette marque, ce qu'elle dit de la coupure, qui pousse à écrire ? à ...

« Décirer mon sang jusqu'à faire boire le papier. » (...)

« Comme je ne dis rien, j'écris pour aliéner. Pour leur confier la mémoire de moi. J'ai peur. De la peur que j'inspire. Le silence de mort qui résonne à chaque mot de moi. D'une phrase à l'autre du même tissu apparemment continu. » (...) « Ils auront beau s'approcher de moi, ils ne me toucheront plus. »

C'est l'Impossible, c'est le Réel. On ne peut plus s'y dérober par la ruse, on n'y coupe pas. Pourtant, plus qu'un fil logique, c'est un mouvement inconscient qui semble ici guider l'écriture, depuis le cœur même de la blessure. Ce geste s'inscrit dans une suite de renvois infinis, vers une œuvre à structure arachnéenne, toujours à venir.

A Derrida revient ici la dernière griffure :

« L'écriture : ce qui forme et déforme tous les modèles, y compris celui du langage. Précisément parce que, nulle part présente au titre de l'existence, de la substance ou du sujet, elle reste improbable et insoutenable. Elle n'arrive qu'à s'effacer, surtout quand elle écrit sur le support, etc. ce que je fais ici. » (Derrida, 1991).

Références

- Bonnefis, P. (2010). *Valério Adami. Portraits littéraires*. Paris : Galilée.
- Bourgain, A. (2009). *Chemins de traverse. Passages de Freud à Derrida*. Limoges : Lambert Lucas.
- Cazier, J.-Ph. (20/10/2013). « Derrida. L'Occident en déconstruction ». *Médiapart*. In <http://strassdelaphilosophie.blogspot.fr/>
- Crevel, R. (1925). *Mon corps et moi*. Paris : Pauvert.
- Derrida, J. (1972). *La dissémination*. Paris : Seuil.
- Derrida, J. (1974). *Glas*. Paris : Galilée.
- Derrida, J. (1991). Circonfession. In G. Bennington, *Jacques Derrida*. Paris : Le Seuil.
- Derrida, J. (1995). *Mal d'archive*. Paris : Galilée.
- Derrida, J. (1996). *Le monolinguisme de l'autre : ou la prothèse d'origine*. Paris : Galilée.
- Kofman, S. (1984). *Lectures de Derrida*. Paris : Galilée.

Maillard, C. (1994). *Folie Babel*. Paris : Frénésie Editions.

Martin, J.-C. (2013). *Derrida – Un démantèlement de l'Occident*. Paris : éditions Max Milo.

Nancy, J.-L. (1990). *Une pensée finie*. Paris : Galilée.

Nancy, J.-L. (1992). *Corpus*. Paris : Editions Métailié.